

à l'hérédité de ce don de prophétie ; mais ce n'est que dans un âge avancé que l'on peut obtenir de la confiance chez ces barbares. Il en est de même en Angleterre , où pour obtenir la réputation d'être sorcière , il faut qu'une femme approche de la décrépitude.

Il arrivait journellement à Port-Jackson , de nouvelles cargaisons ; les magasins étaient pleins. Pour surcroît de malheur , l'argent manquait absolument sur la place , et le gouvernement faisait vendre pour près de 12,000 livres sterling de marchandises de ses magasins , à 25 pour 100 au-dessous du prix d'achat , et payables en grains. Il résultait de toutes ces circonstances une si grande stagnation dans les affaires , que je me décidai à passer à l'île Norfolk , où j'avais déjà fait une petite expédition , et où je savais qu'il y avait un peu d'argent. J'y fus parfaitement bien accueilli ; mais je m'y trouvai devancé par le gouvernement , qui avait fait la même opération qu'à Port-Jackson.

Les colons de l'île Norfolk me parurent beaucoup plus laborieux que ceux de Port-Jackson ; ce qui est peut-être un résultat de la plus grande fertilité du sol : cependant si elle a été pour eux un encouragement au travail , elle n'a pas produit pour eux le degré d'aisance auquel ils auraient dû parvenir. Ils ont un penchant si fort

pour l'ivrognerie , qu'ils s'y livrent , non pendant une heure ou un jour , mais pendant une semaine entière. Ainsi , malgré la fécondité de leurs terres , et les doubles récoltes qu'elles leur donnent , la plupart sont dans la misère , et on ne les plaint pas , puisqu'elle est causée uniquement par leur imprudence et leurs vices.

Le travail le plus constant et le plus assidu est nécessaire pour obtenir de belles récoltes , parce que si l'on met la moindre négligence dans la culture de la terre , on est étonné de l'immense quantité de mauvaises herbes qui paraissent avec une rapidité prodigieuse , et menacent de tout étouffer. Je fus témoin , pendant mon séjour , des encouragemens donnés à l'agriculture par le gouverneur. Il faisait entendre que la bienveillance et les bonnes grâces du gouvernement étaient réservées aux cultivateurs dont les fermes étaient le mieux entretenues. Il avait fait défricher pour le compte de l'état de vastes terrains , et enclorre des terrains bas , qui , arrosés par des ruisseaux dont on a dirigé le cours , produisent d'excellens herbages. Ils servent de pâtures à des troupeaux de cochons , que le gouverneur fait élever pour les besoins de la colonie. Ces animaux y engraisseront très-vite , étant nourris avec du maïs ; ils se sont assez multipliés pour que l'on en approvisionne Port-Jackson , lorsqu'il en manque.

Parmi les colons les plus recommandables, on compte une partie de l'équipage du *Sirius*, vaisseau qui fit naufrage sur les côtes de l'île.

L'aloës et la canne à sucre sont au nombre des productions spontanées; la culture de cette dernière est encouragée par le gouvernement. On trouve aussi dans l'île d'excellente pierre à chaux, objet qui manque à Port-Jackson. Sa population est de mille âmes.

On venait d'apprendre la nouvelle de la paix conclue entre la Grande-Bretagne et la France; le plaisir que j'en éprouvais fut contre-balancé par une lettre du capitaine de notre bâtiment. Il m'annonçait que l'expédition à la côte du nord-ouest avait manqué totalement, qu'en conséquence il était revenu à Port-Jackson avec le projet d'entrer dans le détroit de Bass, pour tâcher d'y rassembler des peaux de phoque, puisque la permission de naviguer, obtenue de la compagnie des Indes, nous obligeait d'aller à la Chine. Il ajoutait qu'il laisserait dans le détroit un de ses officiers avec des matelots qu'il avait engagés, et qu'avec son vaisseau il se rendrait aux îles de la Société, pour y renouveler ses provisions, qui étaient trop chères à Port-Jackson.

J'avais passé deux mois dans l'île Norfolk, séjour qui, vu les circonstances, n'avait pas été dé-

sagréable. Le capitaine y relâcha; je m'embarquai de nouveau sur la *Marguerite*.

Le vent nous favorisa; nous ne tardâmes pas à arriver à Taïti; les naturels, qui avaient déjà découvert notre bâtiment, nous attendaient sur le rivage. Le *Porpoise*, vaisseau du roi, était mouillé sur la rade de Matavaï; il était arrivé de Port-Jackson pour prendre une cargaison de cochons. On apercevait sur le rivage les débris du *Norfolk*, brig du roi, qui arrivé huit mois auparavant pour le même objet, avait été jeté sur la côte par un coup de vent.

Dès que nous eûmes laissé tomber l'ancre, le capitaine du *Porpoise* vint à bord: il nous dit que la guerre désolait Taïti depuis long-temps; elle avait été occasionnée par le gouvernement tyrannique de la famille de Pomarri. Le capitaine House, qui avait commandé le *Norfolk*, un des missionnaires établis dans l'île, et un peintre de paysage envoyé de Botany-Bay pour dessiner des vues, confirmèrent ce récit, et ajoutèrent que la cherté des vivres, causée par les ravages de la guerre, nous permettrait difficilement de nous en procurer une quantité suffisante; le *Porpoise* n'y était parvenu qu'avec la plus grande difficulté. Cet avis était bien décourageant au commencement de notre entreprise.

Peu de temps après Otou vint le long du bord avec la reine Tetoua. Il resta long-temps comme émerveillé de tout ce qu'il voyait, et sans proférer une parole. Son air de stupidité, dans cette première visite, était sans doute un résultat de l'usage immodéré de l'ava. Dans les conversations que l'on eut ensuite avec lui, il parut intelligent et curieux de s'instruire. Il nous questionna plusieurs fois sur la position de Pretané, de Botany-Bay, de l'Espagne, de l'Amérique et d'Ovaïhy, relativement à Taïti; c'étaient vraisemblablement les seuls pays étrangers dont il eût entendu parler. Il demanda si en Angleterre il y avait beaucoup de belles femmes, de soldats, de fusils et de poudre à canon. Il ne parla jamais de la religion, ni de la moindre chose qui pût y avoir rapport.

D'après le cercle resserré des idées des Taïtiens, il était impossible de leur faire comprendre ce que sont les arts, les manufactures, les ressources et les jouissances des Européens. Ils sont persuadés d'ailleurs que leur île est le premier pays du monde, quoiqu'ils attachent un si grand prix aux instrumens et aux ustensiles d'Europe, qu'ils cherchent souvent à se les procurer au péril de leur vie. Plusieurs circonstances ont contribué à les convaincre que leur pays était supérieur à tous les autres: tels sont les visites fréquentes des vais-

seaux européens à leur île, le voyage du capitaine Bligh pour se procurer l'arbre à pain, enfin l'établissement des missionnaires.

Le roi désirait vivement qu'on lui donnât de l'ava d'Europe; on versa un peu d'eau-de-vie dans une écale de coco, qu'on lui fit passer dans sa pirogue. Il s'écria en buvant la liqueur: *mi-ty te tata! mi-ty te pahie!* (très-bonnes gens, très-bon vaisseau); puis il nous quitta pour aller faire une visite dans le même but au *Porpoise*. Nous apprîmes depuis qu'il aimait un peu trop les liqueurs fortes, et qu'il employait tous les moyens pour s'en procurer.

Pomarri, son père, n'était pas encore de retour d'une expédition qu'il avait entreprise contre ses ennemis dans une autre partie de l'île. Aïddi, mère du roi, arriva aussi le long du bord. Elle avait dans sa pirogue son favori, un chef de Houaheiné, dont la figure et les manières annonçaient la férocité. Tous deux montèrent sur le vaisseau. Les missionnaires nous avaient appris qu'Aïddi exerçait une grande influence dans l'état, et que son ressentiment était à redouter: l'on n'épargna donc rien pour gagner sa bienveillance. Elle fut conduite, ainsi que son favori, dans la chambre où on leur offrit des liqueurs et du tabac, et on lui fit plusieurs présens, auxquels elle parut attacher peu de prix, et témoigna un grand désir d'avoir

un fusil. On pensa que la prudence commandait de ne pas satisfaire à cette demande pour le moment, parce que l'on ne connaissait pas encore assez les dispositions des naturels, ni la véritable situation des choses dans l'île. L'ex-reine et son favori continuèrent à boire et à fumer en changeant de temps en temps de pipe ensemble, et se trouvèrent si bien de notre réception, qu'ils ne songeaient plus à s'en aller. Le favori en s'en allant me pria de l'accepter pour tayo; je déclinai la proposition avec tous les ménagemens possibles, pour ne pas l'offenser.

Le soir un grand nombre de jeunes filles vinrent dans leurs pirogues tourner autour du vaisseau. Elles étaient mises de manière à se faire admirer : leur coiffure consistait en un joli bonnet fait de feuilles de cocotier découpées en petites bandes, les unes vertes, d'autres jaunes ou couleur de paille; elles avaient mêlé dans leurs cheveux des fleurs assez semblables à nos lis, et les avaient parfumés de bois de sandal et d'huile de coco. Leur habillement se composait de deux pièces d'étoffe du pays : l'une entourait le corps; l'autre jetée avec grâce sur l'épaule, descendait jusqu'au gras de la jambe. La couleur et la qualité de leur vêtemens différaient probablement suivant le goût de ces belles. Plusieurs conduisaient elles-mêmes leurs pirogues avec autant d'adresse que les

hommes. L'expression de leur physionomie était douce et gaie; elles montraient l'envie de plaire.

Pomarri, instruit de notre arrivée, s'empessa de venir nous féliciter, sans doute dans l'espoir de recevoir sa part des présens, car le bruit courait que notre cargaison était extrêmement riche. Une seconde pirogue suivait celle où il se trouvait; des formalités de cérémonial précédèrent sa visite. Pomarri, dès qu'il fut le long du vaisseau, ordonna qu'on nous l'annonçât en forme, et il refusa de monter à bord avant que l'équipage fût prêt à le recevoir avec les honneurs convenables. En entrant dans le bâtiment, il me présenta une feuille de bananier en signe de paix et d'amitié; il mit dans toute sa conduite beaucoup d'affabilité, qui n'était pas dépourvue de dignité.

Prévenus, comme nous l'étions, des avantages que nous pourrions retirer de l'influence et de la popularité dont Pomarri jouissait dans l'île, nous ne négligeâmes rien pour remplir ses desirs autant que la prudence nous le permit.

Il m'honora d'une attention particulière; après avoir frotté son nez contre le mien, il me pressa doucement par tout le corps, et m'enveloppa de tant de replis d'une pièce d'étoffe, que je pouvais à peine me remuer, et que j'aurais été à l'épreuve de la balle : il me dit que c'était ainsi qu'on fai-

sait un tayo, et en même temps échangea son nom contre le mien. Ces cérémonies terminées, il se mit à examiner tout ce qui l'entourait, et exprima fréquemment son admiration par l'exclamation ordinaire de *my-ty, my-ty*. Il demanda que l'on tirât quelques coups de canon pour montrer aux Taïtiens notre considération pour leur ex-roi. Quand on l'eut satisfait sur ce point, il nous remercia, et témoigna le désir que quelques-uns de ses plus braves guerriers missent le feu aux pièces, afin de nous faire voir qu'ils n'étaient pas effrayés de ces formidables instrumens de mort.

Parmi les gens de la suite de Pomarri était un nain, haut de trente-neuf pouces, bien pris dans sa taille et âgé de vingt-quatre ans. Pomarri paraissait se ressentir des fatigues de la guerre qu'il venait de terminer. Les missionnaires anglais célébraient ce jour même, par des actions de grâces, cet heureux événement. Le soir un d'entre eux vint à bord pour adresser à cette occasion une exhortation à l'équipage.

Le lendemain l'on reçut la visite de la plupart des membres de la famille royale; c'était le moment de distribuer nos présens pour achever de capter leur bienveillance: ils ne désiraient que des armes à feu; le reste leur semblait des bagatelles. Pomarri reçut une espingole qui l'enchantait.

Otou qui était resté dans la pirogue eut un fusil: cette distribution lui déplut; étant par son rang au-dessus de son père, il voulut avoir l'espingole et finit par l'obtenir. Pomarri se contenta du fusil. Aïddi, de son côté, rejeta avec dédain étoffes, ciseaux, miroirs, et même les haches, en nous faisant entendre qu'elle était aussi capable qu'un homme de manier un fusil. Les missionnaires nous avaient déjà instruit qu'elle ne se distinguait pas moins par son courage personnel, que par son influence dans la politique, et que son ressentiment était bien plus à craindre que celui de Pomarri. On s'excusa donc de lui avoir offert ce qu'elle dédaignait, sur ce que les dames anglaises l'auraient préféré, et l'on finit par lui donner un fusil: elle s'en alla très-contente.

Parmi les questions que me fit Pomarri, et dont quelques-unes étaient relatives à la guerre, il me demanda à plusieurs reprises si quelqu'un de nous savait faire de la poudre à canon. Les révoltés du *Bounty* lui ayant appris que c'était une composition; et non la graine d'une plante, comme il l'avait imaginé, il s'informa si les ingrédiens se trouvaient à Taïti. Enfin il voulut savoir si l'armurier du vaisseau savait fabriquer des fusils. Sa curiosité et celle de sa femme étaient insatiables. Ils furent surtout surpris de voir deux nègres qui appartenait à notre équi-

page, et dont la teinte était extrêmement foncée; ils croyaient qu'elle était un produit de l'art, et essayèrent plusieurs fois de l'enlever en leur frottant la peau.

On ne put contenter Pomarri lorsqu'il demanda qu'on lui fit entendre une cornemuse; mais on tâcha de l'en dédommager d'une autre manière. Un des nègres joua du violon, et l'autre dansa le fandango avec un Espagnol que nous avions à bord; d'autres matelots dansèrent des rondes, des contre-dances. Ce petit spectacle divertit beaucoup Pomarri et sa compagnie. Ils couchèrent à bord, et le lendemain nous remercièrent de notre complaisance avant de retourner à terre. Peu de temps après il nous envoya un présent de provisions. Cette politesse, qu'il renouvelait assez fréquemment, lui en valut d'autres de notre part. Sans ces échanges nous aurions été quelquefois embarrassés pour notre subsistance. Quoique le vaisseau fût continuellement entouré de pirogues, on nous apportait rarement des cochons.

Le succès de notre voyage dépendant en grande partie du travail de notre armurier, on profita du moment où les visites des Taïtiens devinrent moins fréquentes pour monter la forge. Mais quand notre séjour aurait été prolongé du double, nous n'aurions pas pu satisfaire à toutes leurs demandes. Il fallait à chaque instant un manche neuf

à une hache, ou une hache neuve à un manche; tous avaient des outils à réparer: de notre côté, nous avions beaucoup à faire pour notre propre compte. Nous ne refusions pas d'être leur tayos; cependant nous avions appris en Europe, comme nos tayos à Taïti, que charité bien ordonnée commence par soi-même.

Ce n'est pourtant pas une chose facile de résister aux manières insinuantes de ces insulaires, surtout quand on réfléchit qu'on est intéressé à maintenir la bonne intelligence avec eux, et que le seul moyen d'y parvenir est un échange continu de petits services. Les navigateurs qui nous ont précédé y ont accoutumé les Taïtiens, et c'est aujourd'hui une obligation. Toutefois, si les libéralités excessives peuvent convenir aux vaisseaux expédiés par le gouvernement pour faire des observations astronomiques ou des découvertes, il n'en est pas de même de ceux dont le commerce est le but unique. Il fallut donc prendre des mesures pour nous débarrasser des interruptions continues, et il fut décidé qu'on renverrait les Taïtiens à l'armurier. Il s'acquitta merveilleusement de son rôle. Tous l'accablaient à la fois de demandes faites d'un ton affectueux et flatteur. Il n'avait qu'une réponse à faire à tous: Son fusil à feu, c'est-à-dire son soufflet, ne pouvait se mouvoir, leur disait-il, avant qu'on lui eût payé une cer-

taine rétribution. Or, comme elle était un peu élevée, ses pratiques diminuèrent par degrés. Alors ils changèrent de ton avec lui, et l'appelèrent *ahô tata*, *ahô tata* (méchant drôle). De temps en temps j'intercédaï en leur faveur, ainsi que j'en étais convenu avec lui; et par ce moyen, je conservai leur bienveillance.

Les Taïtiens tirèrent bien meilleur parti du reste de l'équipage. Chaque matelot avait son tayo, qui lui faisait une cour très-assidue, et le dépouillait si complètement de ses hardes, qu'en partant de l'île, il fallut vêtir tout le monde de neuf.

Bientôt les naturels ayant découvert notre meule à aiguiser, en firent un usage si fréquent, qu'ils auraient fini par la détruire; car ils appliquaient leurs outils sur les côtés comme sur la surface, et la faisaient tourner continuellement. On leur défendit donc d'y toucher, à moins d'en avoir la permission. Enfin on parvint insensiblement, et avec un peu d'adresse, à établir un système régulier d'échange avec eux, et tout alla fort fort bien. Les chefs nous envoyaient souvent des provisions, et en revanche nous les invitions souvent à dîner.

Le capitaine était à terre pour veiller aux salaisons et aux approvisionnemens, et j'avais le commandement du vaisseau. Nous observâmes que pour le même prix je recevais cinq cochons,

et qu'il ne pouvait s'en procurer qu'un seul. Les naturels croyaient obtenir des conditions plus avantageuses en venant traiter à bord, et se trouvaient ainsi les dupes de leur avidité.

Tous les membres de la famille royale aimaient l'eau-de-vie avec passion, et tous, excepté Pomarri, étaient furieux dans l'ivresse. Un de ses frères étant ivre, traitait sa femme avec mépris en présence des Anglais. L'amant d'Aïddi la menaça un jour de la tuer, parce qu'après en avoir bu, elle en demandait davantage. Otou devenait si furieux, qu'il aurait été capable de tuer ses sujets.

La maladie contractée par Pomarri dans la dernière campagne, prenait chaque jour un caractère plus grave, et faisait craindre pour sa vie. Il imagina, comme dernière ressource, de nous faire demander par les missionnaires de tirer deux coups de canon pour apaiser la colère de son dieu. On y consentit, tant pour faire plaisir à Pomarri que pour obliger les missionnaires, dont il nous paraissait important de maintenir le crédit auprès des Taïtiens, en leur donnant des marques publiques de notre considération.

Nous ne saurions assez faire l'éloge de la conduite humaine, du dévouement et de la résignation de ces missionnaires. A l'exemple des apôtres, ils ont quitté leur pays et leurs familles, et

renoncé aux douceurs de la vie sociale, ou au moins à la tranquillité qu'elle assure pour porter à travers les dangers d'une longue navigation, la lumière de l'évangile chez des peuples idolâtres. Leur vie actuelle est un combat perpétuel : que de peines et de contrariétés ils éprouvent ; ils prêchent à des sourds, et opèrent leurs œuvres devant des aveugles. L'espérance seule de parvenir au but qu'ils se sont proposé, les soutient dans la rude épreuve à laquelle ils se sont soumis.

On a dit plus haut qu'une guerre désastreuse, suscitée par la tyrannie de la famille royale, avait ravagé Taïti. Les Moraïs du territoire d'Atahourou ont la prééminence sur tous ceux de l'île, ils sont devenus des asiles sacrés où les hommes poursuivis se réfugient. L'on y conserve l'image d'Oro, une des principales divinités du pays. L'on y tient les grandes assemblées politiques ; l'on y célèbre les grandes solennités religieuses ; l'usage veut qu'un roi parvenu à sa majorité s'y soumette à certaines cérémonies, avant d'être reconnu comme investi de sa dignité. Otou ne s'était pas encore conformé à cette coutume. D'ailleurs les Atahouriens le regardaient comme un usurpateur, et cherchaient à secouer son joug. Les mécontents des autres parties de l'île s'étaient joints à eux ; Otou, de concert avec Pomarri et Aïddi, avait essayé par la voie des armes, par des intrigues et par des né-

gociations à enlever l'idole. Ces moyens ayant échoué, d'autres territoires avaient imité Atahourou dans sa résistance. Les choses en étaient là, lorsqu'une grande fête religieuse ayant amené Otou à Atahourou, il crut l'occasion favorable pour obtenir l'objet de ses désirs. Les gens de sa suite s'emparèrent de l'idole par son ordre, et l'emportèrent en triomphe. Mais les Atahouriens coururent aux armes, se mirent aux troussees des ravisseurs ; on en vint aux mains : Otou perdit du monde ; le précieux palladium fut repris. Otou voulait abandonner l'île ; les missionnaires le décidèrent ainsi que son père à y rester.

Les Atahouriens, au lieu de poursuivre le parti de Pomarri, se contentèrent des vengeances que leur victoire leur permit d'exercer. Ils égorgèrent leurs prisonniers, et ravagèrent les territoires particuliers d'Otou et de Pomarri ; mais ils eurent la prudence de ne pas attaquer Matavaï, sachant bien qu'ils y trouveraient un ennemi qui leur était supérieur en nombre et qui abandonnerait sa neutralité pour se défendre.

Les missionnaires avaient converti leur maison en une espèce de forteresse ; ils s'étaient procuré les canons du *Norfolk*, navire naufragé, et les avaient placés dans l'endroit le plus élevé du bâtiment. Des provisions abondantes les mettaient en état de soutenir un siège.